

# Magie et psychose

## La magie à l'épreuve de la psychanalyse

DANS CLINIQUES MÉDITERRANÉENNES



### RÉSUMÉ

formule, Artaud dit « le Mómo » prend acte d'un fait qui arraisonne la psychiatrie – proposant d'envisager l'électrochoc comme le nom psychiatrique pour la mort, cet « état de magie noire qui n'existait pas depuis si longtemps ». Mais on sait que lui-même pratiqua une magie dont il suggère ici que c'est une riposte à l'autre, à l'assaut du corps psychotique et de son intégrité. Ainsi le psychotique de génie a-t-il autorité et vocation à poser la question de la magie et on sait, à la lecture des Carnets de Rodez, qu'Artaud exerça son art graphique et pictographique destiné à « assassiner » la magie, ce qui était sa manière de pratiquer sa magie, unique en son genre, et de la porter à son accomplissement. C'est dans la puissance de son effondrement que le mage psychotique puise les ressources de ce dépassement (Aufhebung) de la magie courante et l'invention d'une magie sui generis qui en révèle la structure.

# Magie et psychose

## La magie à l'épreuve de la psychanalyse

DANS CLINIQUES MEDITERRANEENNES

Professeur, penseur, chercheur Mohammed KOSSIR - Royaume du Maroc | 13/06/2024

Les asiles d'aliénés sont des réceptacles de magie noire conscients et prémédités [1] Par cette formule, Artaud dit « le Momo » prend acte d'un fait qui arraisonne la psychiatrie – proposant d'envisager l'électrochoc comme le nom psychiatrique pour la mort, cet « état de magie noire qui n'existait pas depuis si longtemps ». Mais on sait que lui-même pratiqua une magie dont il suggère ici que c'est une riposte à l'autre, à l'assaut du corps psychotique et de son intégrité. Ainsi le psychotique de génie a-t-il autorité et vocation à poser la question de la magie et on sait, à la lecture des *Carnets de Rodez*, qu'Artaud exerça son art graphique et pictographique destiné à « assassiner » la magie, ce qui était sa manière de pratiquer sa magie, unique en son genre, et de la porter à son accomplissement. C'est dans la puissance de son effondrement que le mage psychotique puise les ressources de ce dépassement (*Aufhebung*) de la magie courante et l'invention d'une magie *sui generis* qui en révèle la structure.

## PORTRAIT METAPSYCHOLOGIQUE ET ENJEUX CLINIQUES DE LA MAGIE

### L'inconscient magique

À la psychanalyse de se saisir de se dire oraculaire de la psychose en articulant la question générique : comment la magie prend-elle sens dans la causalité inconsciente ?

Comment la magie rejoint-elle spécifiquement la question de la psychose ? En quoi la psychose prend-elle sa dimension comme réinvention de la magie ? Ces deux questions demandent à être nouées en ce qu'elles s'éclairent réciproquement. Nouage précieux en ce qu'il éclaire sur les deux fronts : sur le plan clinique, la dimension de magie de la schizophrénie – en sa forme paranoïde – donne vue de façon privilégiée sur l'univers organisé par la position subjective du schizophrène – éclipsé dans la problématique analytique par le primat, par ailleurs argumentable, de la paranoïa ; sur le plan théorique, la traversée du *moment magique de la psychose* permet de revenir à ce que l'on peut tenir pour la dimension magique de l'inconscient, en sa résonance métapsychologique. Soit donc : la « sorcière métapsychologie [2] face au magicien psychotique...

L'effet magique défie en effet la cause : il vient suborner le « principe de raison suffisante » pour produire un effet apparemment sans cause ou plutôt qui prétend ne pas avoir de comptes à rendre à la causalité – qui, pour la science, fait loi. Face à l'« a-causalité » magique, la psychanalyse réintroduit donc de la cause, mais s'engage à penser cette capacité de la magie de se débrancher – magiquement ! – de l'enchaînement causal. Enjeu clinique considérable : celui du *moment magique du symptôme*, sans lequel le symptôme psychotique notamment est indéchiffrable.

### Magie et principe de plaisir

La magie est d'abord de l'ordre de l'opération et de l'effet – et, corrélativement, du savoir, voire de la « sagesse » – connotations inscrites dans le mot grec d'origine (*mageia*). Qu'il emprunte quelque chose au « mage » zarathoustrien signale le caractère manichéen inhérent à la notion : le mage, travaillant au cœur d'un drame cosmique opposant les forces de Bien et de Mal, est celui censé détenir l'art et les moyens d'entrer en contact avec des forces secrètes – il est donc supposé savoir *de facto* quelque chose de cet Autre

qu'il se fait fort en conséquence d'influencer. Ou plutôt ce savoir se démontre-t-il *pratiquement*. Le magicien a en quelque façon l'Autre « dans sa poche » – ce qui revient sous la forme vulgarisée du prestidigitateur, faisant sortir des lapins du chapeau à foison. Ce qui suppose qu'il ait été doté par l'Autre – quel qu'en soit le nom – d'un certain *savoir-faire*. Cet Autre, il se met en rapport avec lui sous forme d'*incantations* – par où s'exerce sa puissance théurgique. C'est parce qu'il « travaille du chapeau » – trivialité ici éloquente – que le psychotique lui-même exerce ses prestiges.

Non fortuitement, c'est par l'abord anthropologique que la question de la magie se trouve principalement abordée par Freud. Le registre s'en trouve représenté par le doublet des termes *Magie* (terme d'origine romane, dérivant de *mageia*) et *Zauberei* (terme proprement germanique). Le mot *Zauber* désigne l'action par laquelle un événement, en particulier un processus naturel, se trouve influencé de façon surnaturelle : c'est donc un sortilège, un sort ou un enchantement. L'art du sortilège (*Zauberkunst*) est donc proprement la sorcellerie.

C'est en effet comme *modus operandi* collectif que la magie prend sa visibilité – comme l'atteste la fonction sociale du chaman. Dans l'essai de *Totem et tabou* [3] qui lui est consacré, la magie prend place entre l'animisme et la toute-puissance des pensées. Voilà qui indique d'emblée fermement sa signification propre, comme l'institution d'une pratique du principe de plaisir... à l'usage du groupe.

Sur le versant de la psyché, elle s'avère en effet lisible en partant des « processus les plus anciens » ou « primaires » dont « la tendance maîtresse » est « le principe de plaisir/déplaisir (ou plus brièvement, principe de plaisir) » – dont la « domination » et « l'emprise » se notent encore dans les rêves – ce qui autorise à prendre à la lettre « la magie des rêves ». La formule en est que : « Ce qui était pensé (désiré) était simplement posé de façon hallucinatoire [4]

C'est avec le défaut persistant de satisfaction attendue, la déception, que se trouve abandonnée cette « tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination. D'où « un nouveau principe de l'activité psychique » : « Ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si ce devait être désagréable » – ce qui doit être nommé « principe de réalité ». C'est à ce moment qu'entre en scène la magie, ce rapport original à la réalité et au plaisir, au nexus du plaisir et de la réalité.

### **Du « même si » au « quand même »**

o Ainsi située, la magie répond à cette commémoration du primat de principe de plaisir auquel le sujet reviendra dès qu'il en aura l'opportunité. Elle se situe donc non comme un au-delà du principe de réalité, mais comme sa *réversion*, opération qui consiste à revenir en deçà de l'impératif de réalité tout en inscrivant les effets de plaisir dans la réalité. On aperçoit le gain de ces « moments magiques » : représenter et acter « l'agréable », ce qui complaît au principe de plaisir, en revenant sur ce « même si » du principe de réalité (qui est au reste moins un second principe que le principe primaire spécifié).

La magie est à situer comme mise en acte régressive et gratifiante – au sens littéral – du principe de plaisir, au cœur d'un monde régi par le principe de réalité, remplissant une

fonction d'« évasion » mais aussi de retour. C'est ce qui fait le prestige du magicien qui rétablit la croyance magique de son spectateur – « imposteur » qui trouve « bon public », reconnaissant de se voir retransporté en exprès à un mode de satisfaction originaire. L'imposteur en impose en ce qu'il trouve complicité dans la « mentalité magique » de ses victimes qu'il exploite savamment tout en la gratifiant [5]

### **Magie-symptôme : obsession, fétiche et délire**

On en entrevoit la retombée psychopathologique : névrose et psychose sont à situer – différentiellement – par rapport à cette question axiale du principe de plaisir, dont il s'agit de maintenir et de restaurer – magiquement ! – la (pré)dominance.

Cela éclaire la signification clinique des « concordances entre la vie psychique des primitifs et des névrosés » : c'est bien la magie qui ici fait pont. La « toute-puissance des pensées » – principe de la logique obsessionnelle – implique un « magisme ». Ainsi l'obsessionnel ne résiste-t-il pas à l'idée que la disparition de quelqu'un dont il a souhaité la mort ne soit un effet matériel de cette toute-puissance dont il est gratifié. De même, par le double ressort de l'annulation – le faire que ce qui fut n'ait pas été (*Ungeschehenmachen*) ou « non arrivé » (en français dans le texte !), comme « en soufflant dessus », caractérisée comme « magie négative » – et de l'isolation (*Isolierung*), il rejoint les *Zauberhandlungen* (actions de magiciens) collectives [6] Ce n'est pas un hasard si Freud fait fond, pour décrire les « actions compulsives », sur la féerie mélusinesque – métaphore dont nous avons montré ailleurs toute la portée [7] Bref, cet homme de rationalité rigide qu'est l'obsessionnel se révèle émarger à une logique magique caractérisée de la croyance.

Qu'on pense aussi, sur le versant de la perversion, à cette pratique magique qui a nom fétichisme [8] Le fétichiste produit une opération littéralement magique, faisant comme s'il n'avait pas vu la réalité du trou dans le corps (maternel) et déléguant, aux fins de soutenir son clivage, ce bouche-trou magique qui a nom « fétiche », objet factice dont le mana palie le danger (de castration).

Qu'on se souvienne aussi de la considérable suggestion freudienne sur « la monstration des parties génitales » comme « action apotropaïque [9] » qui trahit la portée magique de l'acte exhibitionniste. Ce phallus que l'exhibitionniste redoute (de perdre ou de si mal posséder), il tente de se l'approprier en le jetant à la face de l'autre. Cela suggère au passage de déchiffrer le geste exhibitionniste comme un acte magique ritualisé, mesure apotropaïque, c'est-à-dire de conjuration scopique du danger : c'est parce qu'il ressent un potentiel encombrant entre les jambes qu'il en jette la puissance, telle une bombe, à la face de son spectateur contraint – en un véritable terrorisme scopique [10] On notera plus génériquement la signification magique de la mise en acte : dans le « passage à l'acte », le sujet retrouve les voies de frayage immédiates, venant court-circuiter le principe de réalité – ce qui donne leur caractère d'immédiateté régressive conjuratoire à ces actes qui tiennent les exigences de la réalité pour lettre morte.

La toxicomanie table sur la vertu magique du *pharmakon* – c'est ce qui au reste décide du voyage mexicain d'Artaud. C'est aussi ce qui donne l'atmosphère magique de l'univers mescalien, comme on le voit chez Malcom Lowry et sa saga alcoolique [11] Mais aussi

bien la jouissance du rien-manger chez l'anorexique ne se comprend qu'avec cette certitude d'obtenir une maîtrise toute-puissante sur le corps censé obéir au doigt et à l'œil... et à l'estomac. Magie spéculaire déployée aussi bien dans l'art de la danse ou dans toutes les élations corporelles auxquelles s'adonne l'anorexique pour tenter de vider – magiquement – cette jouissance de trop et l'échanger contre celle, ineffable, du « pas de corps [12]

La pointe de cette clinique de la magie est néanmoins à situer dans la psychose. Le psychotique joue en effet son va-tout dans ses manigances magiques, en lesquelles s'épanouit sa conception « autarcique » de la réalité, qu'il remodèle de façon « autocratique » (*selbstherrlich*) [13] Il est essentiel de comprendre que le psychotique tend à surclasser la magie, celle du commun des mortels (et des sociétés), de même qu'il prétend surclasser la religion par un rapport singulier à sa divinité (Artaud est ici encore *la référence*). C'est sur ce terrain qu'il faut le suivre, en s'astreignant à sa forme de subjectivité – ce que le « réalisme magique » de Hölderlin – orfèvre en la matière – désigne bien.

## Figures psychotiques de la magie : le sujet « sous influence »

### La piste magique de la psychose

Cette piste, centrale dans les premiers temps d'investigation psychanalytique, de l'homologie du comportement magique (comme mode d'action) avec la position psychotique a été curieusement perdue de vue. Il s'agit de la revisiter et de l'actualiser.

C'est, il ne faut pas l'oublier, du côté de l'école jungienne que l'intuition clinique en a été formulée – spécialement à ce moment d'aboutissement de la pensée psychiatrique de l'école de Zürich. Elle précède non fortuitement le fourvoiement jungien du côté de la mythologisation de l'Inconscient [14] – « addiction » à la mythologie en ses « métamorphoses et symboles », qui n'est pas étrangère à l'univers et à la sémantique psychotiques. Mais si Jung est tombé dans le piège du « tout-symbole », c'est que le psychotique l'y aura précédé – de quoi soupçonner que lui-même emprunta cette voie en suivant ses propres affinités secrètes avec cette structure.

L'idée génératrice de *Totem et tabou* daterait de l'audition de la conférence de Julius Honegger, disciple de Jung, au congrès de Nuremberg les 30 et 31 mars 1910, sur « La formation paranoïde de délire ». C'est là que, d'après Freud lui-même, il aurait eu la révélation des « concordances entre vie psychique des névrosés et des sauvages ». Cela apparaît dans la première version du premier essai (référence ensuite disparue) : « Ce fut un moment mémorable pour tous ceux qui prennent part au développement de la recherche psychanalytique lorsque C.G. Jung, à une rencontre scientifique privée, annonça par la bouche de l'un de ses élèves que les formations fantasmatisques de certains malades mentaux (*dementia praecox*) s'accordaient de manière extrêmement frappante avec les cosmogonies de peuples anciens [15] » On peut juger du contenu de l'intervention de Honegger, désigné comme « porte-voix » de Jung, d'après le compte rendu de sa communication, par l'auteur lui-même, publié dans le *Jahrbuch*.

### Le commis magicien

Le conférencier y « présente », d'après son propre résumé, « le système détaillé du délire d'une démence paranoïde », d'un « commis ayant eu une formation scolaire simple » : il apparaît qu'il a « pris naissance par projection massive des complexes personnels sur l'entourage proche et sur tout l'univers ». Ce délire permet de « mettre en évidence toute une série de nouvelles créations de très anciennes représentations mythologiques et philosophiques ». À travers une série de thèmes – éternelle renaissance, génération équivoque, identification totale de l'univers à Dieu, autocouvade – Phénix et légende du scarabée, divinité féminine à l'origine –, transport des morts au ciel sous forme d'étoiles, migration des âmes, légende du vampire – il apparaît que le patient fait retour, *via* le délire, à une conception ptolémaïque du monde faisant de la terre le centre de l'univers. Son Moi souverain est aussi bien l'épicentre de cette cosmo-psychologie. Honegger dégage ainsi « une forme symboliquement mythologique, le mode de pensée du rêve » et une « forme dialectique », « exercice de pensée venant en compensation d'un mode symbolique de pensée ». Il met ce processus de régression onto-phylo-génétique en rapport avec « l'introversion de la libido » du sujet – qui rend compte aussi des « concordances entre le système du rêve et le système du délire ». C'est comme si la toute-puissance du moi déteignait sur le monde, le Moi ne faisant qu'un avec l'Âme du monde.

Voici donc ce commis à la formation la plus fruste promu en métaphysicien, produisant d'un seul coup et avec aisance, comme l'extrayant de son propre fond, une « psychologie », une « théologie » et une « cosmologie » – « de bazar », certes, mais retrouvant les voies des spéculations les plus hardies du passé de l'humanité. C'est plus spécifiquement une conception du Cosmos, vision littéralement anthropomorphique du monde – qui trouve sa base théorique dans l'animisme. Il semble dicter sa volonté au monde : en fait son vouloir et l'« Âme du monde » ne faisant qu'un, il y est comme un poisson dans l'eau. Confirmation de l'intuition de Lacan que le psychotique est alors « l'homme libre ».

La sorcellerie (*Zauberei*) et la magie s'appuient sur les pratiques magiques : la magie est la praxis correspondant à la théorie animiste, dont Freud a souligné que c'est la première et la plus puissante *Weltanschauung* humaine. On trouve là une suggestion dont nous allons faire entendre l'immense portée clinique au plan de la schizophrénie, en sa moire paranoïde : « La magie est la pièce la plus originale et la plus significative de la technique animiste [16] » Le savoir spéculatif du commis s'appuie sur cette technologie animiste qui donne sa forme « opératoire » à son délire – bien distinct de celle de la névrose. On y voit à l'œuvre la forme naïve et absolue de la toute-puissance de la pensée – en face, la philosophie [17] elle-même serait « un animisme sans actions magiques [18] ». Le propre de cet *animiste pratique* qu'est le magicien est, une fois une âme attribuée à chaque processus naturel, d'espérer logiquement exercer une influence, au moyen de la volonté (*Wille*) en acte, sur les esprits. Le commis de Honegger va très loin dans cette logique. Il est aussi conséquent que le doit être un animiste intégral. Ce n'est pas parce qu'il est « fou » qu'il croit ainsi commander à la nature (il faut être fou, pense le sens commun, pour vouloir commander aux choses, comme « la mouche du coche » !) : c'est sur l'autorité de son savoir psychotique qu'il pratique un animisme qui va jusqu'au bout de l'acte en sa puissance autocratique. Lui prend à la lettre l'apopthegme qui conclura *Totem et tabou* qu'« au début est l'Acte », confondu avec « le Verbe ». Et il se comporte de façon conséquente pour donner vigueur à cet axiome. Du

coup cette « pensée en acte » qu'est la magie se déploie comme un « sujet sous influence».

### **De la machine à influencer...**

Le terme d'« opérativité » n'est pas vain : la magie est bien de l'ordre de la *technique* animiste, fût-elle modernisée. D'où l'importance des *dispositifs mécaniques*. C'est ce que l'on retrouve avec la notion centrale d'« appareil d'influence » ou d'« influencement » (*Beinflussungsapparat*) de l'écrit éponyme de V. Tausk, *De la genèse de la machine à influencer dans la schizophrénie*. Ce terme est placé entre guillemets pour signifier qu'il est autant l'invention lexicale des patients psychotiques impliqués dans ce thème délirant que celle de l'auteur, qui l'homologue en quelque sorte sur l'autorité de ceux-ci. Le terme porte en effet à l'expression une représentation délirante, comme il apparaîtra à l'exposé clinique, référé à la « schizophrénie », ce terme inventé par E. Bleuler (1911). L'influence désigne l'action qu'exerce sur quelqu'un une chose, un phénomène, une situation ou une autre personne – ce qui implique un ascendant, une emprise, bref le pouvoir d'une puissance extérieure. L'appareil étant un assemblage de pièces ou d'organes réunis en un tout pour produire des effets – soit un certain « travail », au sens « physique » –, il va donc être question d'un appareillage de l'« influencement » (*Beinflussung*) dont est loisible de comprendre la naissance et l'origine, double connotation du terme *Entstehung*.

À quoi correspond la représentation délirante, observée chez certains psychotiques, d'une « machine » supposée exercer sur eux une influence transformatrice physique et dépossessive ? Tausk présente d'emblée ses « considérations » comme « fondées sur un exemple unique d'« appareil à influencer » par lesquels un certain type de schizophrènes se plaignent d'être persécutés ». Il est allégué comme une « variante très rare », espèce d'hapax clinique, d'où il va néanmoins tirer des « conclusions générales et déductions » – sauf à plaider, contre la psychiatrie précisément, pour « la signification des symptômes isolés [\[19\]](#)

Cette « machine de nature mystique » que constitue l'appareil à influencer schizophrénique a des effets précis, répartis en cinq rubriques, qui détaillent les modes de nocivité de cette magie persécutrice : il présente des images aux malades, produit et dérobe leurs pensées, produit des actions motrices dans le corps du malade, produit des sensations variées – électriques, magnétiques ou atmosphériques ; enfin, il déclenche éruptions cutanées, furoncles et autres processus morbides somatiques. Cet appareil qui sert à persécuter le malade est censé manipuler ses ennemis. L'appareil à influencer apparaît, à la comparaison avec d'autres processus persécutoires (sans appareil), comme « le terme final de l'évolution du symptôme, qui a débuté par des simples sentiments de transformation ». Il s'agit de « sentiments d'altération ».

Voilà épinglé un moment important : celui de la prise du délire dans l'univers scientifique « mécanique ». Mais précisément, le dispositif nommé « machine » sert à étayer une logique magique. C'est le destin de la science de marquer une rupture déterminante avec la magie, tout en y ramenant dans l'imaginaire qu'elle accrédite dans la conception populaire (« magie de la science »). Cette « contre-magie » a vocation à se

poser comme la magie moderne : c'est le moment où la thématique délirante relaye l'influence diabolique par l'influençement « machinique ». Machine diabolique équipée par la science. Celle-ci fonctionne comme une « lanterne magique » autant que comme une sorte de machine à penser – « ordinateur » à l'usage du délire et en quelque sorte « machine de Turing » en son genre. Bref, le sujet s'éprouve comme « machiné ».

C'est alors que Tausk produit un rapprochement décisif avec l'analyse des rêves freudienne : « D'après mes analyses, les machines représentent toujours les *organes génitaux du rêveur lui-même*. » Ce qu'illustre le cas clinique qui cristallise l'ensemble de ce développement, celui de Natalia A., âgée de 31 ans, ancienne étudiante en philosophie, complètement sourde depuis l'âge de 6 ans et demi, tombant sous l'influence d'un appareil électrique qui est censé être « fabriqué à Berlin, malgré l'interdiction de la police », ayant la forme d'un corps humain. Il est décrit comme pourvu d'un tronc ayant la forme d'un couvercle, acéphale, contenant des batteries électriques. La patiente postule une sorte de télépathie qui rend possible son effet. Cette première présentation du cas confirme que « l'appareil est un stade évolutif... du délire d'influence ». Mieux : il « représente, au sens physique du terme, une véritable projection, le corps de la malade projeté dans le monde extérieur ». C'est une poussée évolutive de ce développement qu'aurait saisi l'auteur à cette occasion. D'où l'hypothèse : « L'appareil à influencer serait une projection, une représentation des *organes génitaux* du malade. » Cette seconde hypothèse est étayée par une analyse de « perte des limites du moi » schizophrénique. Cette relecture de l'autoérotisme et du narcissisme permet de repérer que « lorsque la libido est modifiée par un processus morbide, le moi trouve un monde fou à maîtriser et se comporte donc comme un moi fou ». C'est ce qui permet de déchiffrer le cas comme *paranoïa somatica*.

Tausk peut dès lors présenter l'avancée dans le sillage de « l'idée freudienne de la projection de la libido homosexuelle... au cours de la paranoïa ». Cela ramène le processus au « stade évolutif au cours duquel la trouvaille de l'objet se passait encore au niveau du corps propre, celui-ci étant encore considéré alors comme monde extérieur ». La projection pathologique provient ainsi d'« une accumulation de libido narcissique, analogue à la libido primitive, mais intempestive, régressive ou résiduelle », identique au « narcissisme inné ». La projection du corps serait alors « une défense contre une position libidinale correspondant à celle de la fin du développement fœtal et au début du développement extra-utérin ». D'où un processus en trois temps : stase de la libido, puis aliénation (*Entfremdung*), enfin projection. D'où le « sentiment d'altération », le « sentiment d'aliénation » et le « sentiment de persécution », qui constitue la *paranoïa somatica*. L'examen de la variété des persécuteurs révèle que « ce qui importe n'est pas l'opposition entre les sexes, mais uniquement l'opposition entre libido objectale et narcissique ». En conclusion, le retour de la libido se produit à un moment où « le corps tout entier est zone libidinale, où *le corps tout entier est un organe génital* » : la machine est cet « être sexuel diffus » produit à partir du moi.

La « *paranoïca somatica* » se maintient dans le sillage de la théorie freudienne de la psychose comme régression de la libido sur le moi – narcissisme et régression autoérotique – mais de plus donne consistance clinique à la notion de projection. La magie procède au reste de cette logique pro-projective.

### ... à la machine à « contre-influencer »

Cette machine a le mérite de présenter comme de l'intérieur la technologie magique du psychotique. Cela confirme que le schizophrène magicien, loin de rester inerte face à l'influencement, se targue à l'occasion d'une contre-puissance d'influence.

À vrai dire, cela commence dès la mise en place délirante de la machine à influencer : d'une part, le schizophrène la subit comme victime ; de l'autre, il en a l'intelligence infaillible, il participe à cette puissance, il la produit, voire l'administre autant qu'elle le sinistre, enfin il en invente une forme suppléante.

Qu'on se souvienne que la magie tend à « soumettre les processus de la nature au vouloir de l'homme, à protéger l'individu contre ennemis et dangers et à donner la force de nuire aux ennemis ». Cette définition de portée anthropologique trouve résonance littérale avec *l'opération schizophré-nique* : c'est bien une fonction de protection et de nuisance des ennemis qui est en jeu. Mais cela revient à cette ambition folle – puisque cœur même du délire – de soumettre l'ordre naturel au vouloir en contrant les mauvaises intentions. Dans le sillage de Frazer, Freud relevait deux formes de la magie : par similitude et par contiguïté. Elle trouve ici sa technologie concrète.

### La magie machinale

Il importe de relever le moment décisif où l'imaginaire magique rencontre le thème de la machine. Le tournant pourrait coïncider avec le cas James Tilly Matthews, traité par J. Haslam, au tournant des xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles [20]. Voilà un délire exceptionnellement systématisé de persécution : pour construire son délire d'espionnage, cet espion de profession fait usage d'une double notion, celle de la machine – à tisser, dont on sait l'importance technique et industrielle naissante – et du fluide – invention mesmérénne. Ainsi dans un appartement de la banlieue londonienne, sévirait « une bande de scélérats experte en chimie pneumatique, qui le harcelait au moyen d'une machine à tisser les flux aériens » et qui se trouve décrite avec un luxe de détails. Il est propre au délire en effet d'entrer dans les détails. Celle-ci agit, comme la machine à influencer tauskienne un siècle plus tard, sur les organes, procédant par « épluchage d'estomac », « allongement du cerveau », « fabrication de pensée » et même de « rire », remplissage de vésicule, « ligotage » et « extirpation de gaz ». Tout cela aboutit à un « façonnage d'événement ». Moment historique d'entrée de la magie dans l'ère machinique.

<sup>34</sup>L'« Homme-machine », théorisé par La Mettrie [21] devient la référence de la magie. Si, comme l'établit W. Benjamin, l'« aura » magique de l'œuvre d'art unique s'éteint avec l'entrée de l'art dans la « reproductivité technique » moderne [22] il faut ajouter que « l'imaginaire machinal » vient renforcer, *via* le délire, la « mentalité magique » primitive dont parlait Lévy-Bruhl [23] – tandis que la fonction magique se réfugie dans l'art, comme Freud l'avait entrevu [24].

### L'acte magique, entre le mot et la chose : l'invocation

La métapsychologie est ici des plus précieuses, pour éclairer les enjeux de ladite opération. Le « faire magique » (*magische Tun*) est à situer comme un moment de la

dialectique bloquée de la représentation dans la psychose. C'est la « machine à penser » qui doit ici être située avec les ressources de la « sorcière » freudienne.

La schizophrénie – en référence à un autre cas présenté par le même Tausk – est située à travers le paradoxe d'une perte de l'adhésion objectale de la représentation et d'un surinvestissement des mots. Comment les représentations de choses, préconscientes, peuvent-elles être surinvesties chez les schizophrènes, alors que, les représentations de choses étant perdues, elles devraient l'être de surcroît ? Paradoxe que Freud résout en montrant que le schizophrène cherche à réinvestir, par les représentations de mots, cette partie de la représentation des choses qui a été perdue la dernière. Cela nous fournit une vue sur le caractère central de *l'incantation*, mobile de la magie – *speech act radical*.

On a peu remarqué que la question du faire magique est intéressée à cette histoire, Freud lui-même mobilisant Tausk sans impliquer directement sa théorie de l'acte magique. Car l'acte magique prête au mot une potentialité de réalisation littérale. « Sitôt dit, sitôt fait » : ce principe de l'entendement magique, le régime schizophrène l'illustre paradigmatiquement.

On peut donc penser que le « magisme » schizophrénique repose sur cette tentative de forcer le barrage de la représentation de chose. On peut en effet soupçonner que, là où le vide se forme, en ce point zéro de la représentation de chose, l'acte magique y supplée par les pouvoirs de l'in-vocation. C'est ce qui fait la vocation de « mage » du schizophrène. À bien distinguer de l'habile prestidigitateur qui joue des effets de tromperie du symbolique – ce qui fonde son talent d'imposteur dont nous avons détaillé ailleurs les rouages [25] Le psychotique est tout entier engagé, en sa « véracité », dans l'acte magique, de l'incantation à l'imprécation (de la « négromancie »).

On se souvient du délire d'influence de la jeune schizophrène accusant son ancien fiancé, vil séducteur, de se faire « tourneur d'yeux » (*Augen-verdreher*). Façon de prendre à la lettre (du corps) son travail de « détournement » en évoquant une sorte de « magie noire ». La voilà du même coup « branchée » sur le corps du séducteur, subissant *in corpore* son ascendant nocif et se défendant éventuellement par les mêmes moyens : à magie, magie et demie...

### **La magie, psychologie absolue**

Cette première traversée clinique permet d'articuler les enjeux anthropologiques de la psychose. L'univers schizophrénique renvoie, en deçà des « causes matérielles » de la science, aux causes dites « finales ». Cet univers finalisé impose l'art *téléologique* des pratiques magiques.

La magie se pose comme la « psychologie absolue ». Freud soulignait cette caractéristique de la vision du monde animiste de « spiritualisation de la nature » (*Vergeistigung der Natur*) [26] La technique de l'animisme a pour but ultime d'« astreindre les choses réelles aux lois de la vie psychique [27] ». D'où sa logique projective et littéralement homéopathique – au passage, *l'homéopathie* trahit sa signification magique. Il fait chuter l'opposition de la psyché et de la nature en les homo-loguant.

## La « signature » magique

<sup>42</sup>Ainsi s'éclaire aussi bien la fonction du « sigil » – ce dessin censé représenter l'intention magique ainsi que l'être qu'elle invoque. Il s'agit bien de la signature (*sigillum*), qui vaut comme « sceau », « représentant » la force occulte invoquée – démoniaque – et le concentré visuel de la volonté du magicien. Ce qui ressort de la peinture psychotique, qui a trouvé son concept « magiste » avec Austin Osman Spare [28] dotant la volonté magique de son support projectif.

Ce griffonnage ésotérique constitue le support de l'acte magique. Mais on comprend mieux, par le détour métapsychologique, qu'il constitue le jeu d'écriture qui fait médium – aveugle – entre la chose (forclose) et le mot, devenu surpuissant. Le « sigil » est un chargeur, supposé investi d'un courant d'énergie qui en fait l'efficace. Bref, c'est le schème faisant médiation entre le zéro de la représentation de chose et le « un » de la représentation de mot. C'est en un sens le *trognon magique* qui demeure du symbolique forclos. Radeau auquel le sujet s'accroche, dans son naufrage qu'il élève aux prestiges d'une épopée cosmique. Ce « croquis » n'est pas seulement une façon de représenter ou d'évoquer, c'est la *pictographie littérale* de la magie. D'où une certaine passion de la lettre, par où se distingue *l'écriture illustrée psychotique*. Le psychotique ne se sert pas à vrai dire de l'image-schème pour illustrer sa pensée, mais pour tenter de l'incarner par un signe absolument matérialisé.

On comprend dès lors les occupations graphiques autant que littérales d'Artaud sur la fin de son trajet. La magie psychotique est retour à l'envoyeur du message de l'Autre. Défense contre l'imposition de « significations personnelles » et de viols de signifiants. Façon de se battre sur le terrain de l'adversaire, en un combat titanesque où semblent se jouer les destins du Cosmos.

## Anthropologie de la magie et clinique de la psychose

### Magie vs schizophrénie

Cette conjonction, c'est G. Roheim qui lui a donné un statut dans l'intitulé de ce texte de grande portée d'anthropologie clinique qu'est *Magie et schizophrénie*. Publication posthume où le vif de son trajet se trouve restitué. L'événement touche aux enjeux suggérés ici par notre problématique : c'est la rencontre entre la clinique du sujet schizophrène, en écho à son expérience à l'hôpital de Worcester (Massachusetts) en 1938-1939, en particulier sur un cas d'hébéphrénie et l'anthropologie du magique [29]

De *Totem et tabou*, Roheim hérite cet intérêt pour la magie comme habitus collectif. Présent dès son étude de 1930 sur *L'animisme, la magie et le roi divin*, il trouva à se ressourcer dans la clinique de la psychose. Dans *Psychanalyse et anthropologie*, Roheim faisait allusion à ses patients de l'hôpital de Worcester et annonçait la publication d'une étude devant en faire mention.

Qu'est-ce qui lie la magie et la psychose schizophrénique ? C'est la forme délirante d'influence toute-puissante de la pensée sur le monde et l'autre – la première partie traitant de l'« Origine et fonction de la magie » à quoi les « Fantômes et rêves dans la

schizophrénie » font miroir. Cela mène de l'examen de la « magie d'amour » au lien entre « magie et oralité ». Après un examen de « l'angoisse de séparation », on en vient à examiner la « magie anale » et la « magie phallique ». Cette question de l'objet mène à l'identification, puis, *via* des « approches théoriques », au surmoi puis à la couvade, ce qui permet de conclure sur névrose et magie. Une fois le concept de magie fixé, il s'agit, dans une deuxième étape, d'examiner les « rapports entre la magie et la schizophrénie », sur le fondement des « fantasmes et rêves d'un malade ».

À l'origine même de l'anthropologie psychanalytique, on trouve un parallélisme entre pensée psychotique et pensée archaïque. Roheim revient là à la question avec une avancée importante sur la corrélation entre « mentalité magique » et schizophrénie. Son insistance sur la séparation et l'origine orale du surmoi – confirmation de l'inspiration kleinienne – décale la question de la magie du côté du lien maternel.

La référence à la magie permet une approche de la subjectivité psychotique. C'est notamment ce patient suivi au Worcester State Hospital qui l'a convaincu de la portée de la schizophrénie comme « psychose magique ». Là où Freud soulignait le lien entre névrose obsessionnelle et toute-puissance de la pensée (en fantasme), Roheim en met en évidence la version délirante dans la schizophrénie. L'analogie se trouve dans la présomption des schizophrènes, tel ce patient de 35 ans, de pouvoir accomplir une action par la simple pensée. Ainsi, en possession de tubes, il se faisait fort de faire des trous dans les gens, de leur donner un corps ou une tête tout neuve, de guérir des gens avec son tube de radium, en plaçant dans le tube une lentille pareille à une boule de phosphore, ce qui lui permettait de soigner des femmes d'officiers en Chine ! Cette ambition omnithérapeutique de parvenir à des résultats magiques à l'aide de pensée, du regard ou d'objets renvoie à un mode de pensée analogue à celui d'un « homme-médecine », le tube de radium veillant à la santé du monde. Cela s'accompagnait de bonds et de mouvements, exaltation témoignant de sa bonne santé !

Dans un autre cas, la personne introjectée par le patient, du nom de « Theety » (« Petites dents »), était censée boire tout le lait ingéré par le malade, car « ils » pensaient que lui-même voulait absorber une vache entière, donc une mère – d'où l'origine de ses ennuis!

On notera la mise au travail parodiée de l'instrumentalité scientifique pour réaliser la domination magique totale. Le schizophrène se présente comme le magicien absolu. C'est à penser cette vocation que l'on s'engage. L'acte magique intervient donc comme (légitime) défense contre l'invasion de l'image du corps.

### **De la logique d'influence dans l'érotomanie**

Cet ésotérisme, patent dans la schizophrénie, éclaire la dialectique érotomaniaque [30] de l'influence. Celui qui aime à son insu, dans le « postulat » érotomaniaque, est destiné à se transformer, *via* le dépit, en persécuteur.

C'est dans un climat de magie crépusculaire que se produit la révélation de l'amour fou, mais c'est aussi ce qui fait de l'aimé-aimant, dans la logique du délire, une puissance pénétrante. Impossible en effet d'organiser le filtre du fantasme, comme dans l'amour « ordinaire » et névrotique. C'est pourquoi dans l'état de grâce, de mystérieux fils

téléphoniques relient entre eux les amoureux du délire – c’est l’érotomane qui conçoit et anticipe le « mobile », comme ressource de son délire ! Tandis que dans l’état de ressentiment, l’autre est supposé déléguer des puissances nocives d’ensorcellement contre lesquelles des mesures conjuratoires doivent être prises. Sur ce terrain magique, il est le plus fort. D’où le vécu de transformations corporelles supposées induites, auxquelles l’érotomane riposte par un arsenal magique personnel.

### **Le magicien absolu et l’impossible sexuel**

Le vouloir fait donc loi, souveraine, au réel. Cette volonté de faire un avec la nature se situe dans un espace d’effondrement de la scène originaire. En un aveu essentiel, Artaud oppose à la magie sacramentelle celle des « esprits », cette magie pratiquée sur terre par des millions d’hommes qui est « de la simple magie corporelle, de la sale magie sexuelle, celle que l’on peut faire au bord de son lit ». C’est dire que l’agissement magique vient mimer l’impossible rapport sexuel et advenir au lieu de l’insupportable du sexuel.

Cela permet de revenir au cas Artaud et à son ultime écriture : « Cahiers de notes littéraires, poétiques, psychologiques, physiologiques, *magiques, magiques surtout.* » « Magique » est donc le mot qui vient condenser littérature, poésie, psychologie et physiologie, étant tout cela à la fois. C’est en effet une théorie et une pratique conjointes de l’écriture, de l’âme et du corps. Artaud en fait même le principal chef d’inculpation, se disant « maintenu neuf ans en asile d’aliénés pour passes d’exorcisme et de magie et parce que soi-disant je m’imaginai avoir trouvé une magie et que c’était fou ». Ou encore : « On essaie de me faire passer pour fou, pour délirant parce que je crois en la magie [31] » Épreuve de force, pour cet autre « suicidé de la société ». En cette guerre, Artaud, présumé « aliéné », combat sur deux fronts : contre la « magie noire » de la répression psychiatrique, il défend les droits de sa magie blanche ; contre les forces persécutives, il forge sa propre « magie noire » au titre d’antidote ou d’art sorcier. Artaud émet ici un diagnostic : la société est jalouse et inquiète de son art. Sinon, elle le laisserait tranquille...

### **La « magie lente » : du mage à l’analyste**

On se souviendra ici que Freud évoque la métapsychologie, la théorie proprement analytique, en comparaison à la sorcière qu’il faut appeler à la rescousse [32] quand l’on est embarrassé dans la clinique. Voici une sorte de *Zauberei* spéculative, sauf à rappeler que les « renseignements » en sont limités ! On s’avisera surtout que le « traitement psychique » lui-même fait fond sur cette magie. L’analyse elle-même en reconduira les pouvoirs sans la moindre concession « magiste ». Après tout l’hypnose gardait cette aura magique – au-delà de la théorie causale de la suggestion, elle antimagique. Rompre avec l’hypnose, c’était revenir à la causalité inconsciente – sauf à laisser à l’association dite « libre » son caractère erratique, hommage ultime à la magie verbale. Vouée à la vertu des « associations » dites « libres », la technè analytique fait fond sur une forme de magie – tant « les possibilités d’association se révèlent être à la base de toute magie [33] ». « Des mots, des mots, encore des mots ! » De quoi faire soupçonner le caractère de mage de l’analyste qui semble souffler sur les maux pour les faire disparaître au moyen des mots ! Il faut seulement rappeler que « le mot était originellement un sortilège (*Zauber*), un

acte magique (*magischer Akt*) [34] ». Reste que cette magie nommée psychanalyse, en contraste de l'hypnose, est dite « lente [35] ». Là où la magie agit dans l'instant, comme un éclair, la magie du signifiant demande du temps. La thérapie brève, soit dit au passage, revient à une mentalité magique, rationalisée par de laborieux schémas cognitivo-comportementaux.

Ainsi ce « mage lent » qu'est l'analyste pourrait bien vouloir réussir, là où le « mage absolu » qu'est le psychotique a échoué...

## Notes

- [1] A. Artaud, *Artaud le Môme*, Paris, Bordas, 1947.
- [2] S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse sans fin*, commenté par P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, puf, coll. « Quadrige », 1993 ; *La métapsychologie*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », 2000.
- [3] S. Freud, « Animisme, magie et toute-puissance des pensées », dans *Totem et tabou* (1913), Paris, Gallimard, 1993.
- [4] S. Freud, « Formulations sur deux principes de devenir psychique » (1911), dans *Œuvres complètes : psychanalyse*, vol. 11, 1911-1913, Paris, puf, 2009.
- [5] P.-L. Assoun, « L'imposture héroïque. L'art du semblant », *Cliniques méditerranéennes*, n° 81, Toulouse, érès, 2010, p. 11-31.
- [6] S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, chap. VI, G.W. XIV, p. 149-150. (Nous citons désormais d'après les *Gesammelte Werke*, Fischer Verlag, en retraduisant les passages concernés.)
- [7] P.-L. Assoun, « L'homme mélusinesque. Du féminin dans la névrose obsessionnelle chez l'homme », dans C. Boukobza (sous la direction de), *La psychanalyse, encore !*, Toulouse, érès, 2006, p. 283-291.
- [8] S. Freud, *Fétichisme*, 1927, et notre commentaire dans P.-L. Assoun, *Le fétichisme*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », 3<sup>e</sup> éd., 2006.
- [9] S. Freud, *La tête de Méduse*, G.W. XVII, p. 48.
- [10] P.-L. Assoun, *Le regard et la voix. Leçons de psychanalyse*, Paris, Anthropos/Économica, 2<sup>e</sup> éd., 2004.
- [11] P.-L. Assoun, « Au risque du toxique. Lecture psychanalytique d'*Au-dessous du volcan* », *Topique*, n° 107, 2009, p. 31-45.
- [12] P.-L. Assoun, *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Anthropos/Économica, 3<sup>e</sup> éd., 2008.
- [13] S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose » (1924), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, puf, 2010.
- [14] P.-L. Assoun, *Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup> éd., 2008.
- [15] Passage introductif, reproduit dans l'édition française de *Totem et tabou* (op. cit., p. 325).
- [16] *Totem et tabou*, III, G.W. IX, p. 97.

- [17] P.-L. Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, puf, coll. « Quadrige », 2<sup>e</sup> éd., 1995.
- [18] S. Freud, *Nouvelle suite des conférences de psychanalyse*, G.W. XV, p. 178.
- [19] V. Tausk, « De la genèse de l'appareil à influencer dans la schizophrénie », dans *Œuvres psychanalytiques*, Paris, Payot, 2000.
- [20] J. Haslam, R. Porter, D. Williams, *Politiquement fou : James Tilly Matthews*, Paris, epel, 1996.
- [21] J. Offray de La Mettrie, *L'homme-machine* (1748), édition critique P.-L. Assoun, Paris, Denoël, 1981 ; 2<sup>e</sup> éd. Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1999.
- [22] W. Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (1935), Paris, Allia, 2003.
- [23] L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive* (1922), Paris, Flammarion, 2010.
- [24] P.-L. Assoun, « L'œuvre en effet. La posture freudienne envers l'art », *Cliniques méditerranéennes*, n° 80, « La psychanalyse (sur)prise par l'art », Toulouse, érès, 2010, p. 27-39.
- [25] P.-L. Assoun, « L'imposture héroïque. L'art du semblant », *op. cit.*
- [26] *Totem et tabou*, III, sect. 2, G.W. IX, p. 97.
- [27] *Ibid.*, sect. 4, G.W. IX, p. 112.
- [28] A. Osman Spare (1886-1956), artiste et magicien anglais.
- [29] Le texte, resté à l'état manuscrit, fut mis en chantier dès le début des années 1940, puisque Roheim en discuta avec son collègue Sandor Lorand, au moment où il décide de se fixer définitivement à New York. Il ne fut pourtant pas publié du vivant de Roheim, mort en 1953, mais il faisait partie des manuscrits prêts à la publication trouvés, selon le témoignage de Lorand dans la préface à l'édition qui fut réalisée en 1955, avec l'aide de Muensterberger, coexécuteur testamentaire de Roheim, auteur d'un ouvrage collectif sous le titre *Psychanalyse et anthropologie*.
- [30] P.-L. Assoun, « La passion érotomane ou l'amour délirant », dans *Le couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise*, Paris, Anthropos/Économica, 2<sup>e</sup> éd., 2004, p. 103-124 ; et *L'énigme de la manie*, Paris, éditions Arkhê, 2010.
- [31] A. Artaud, « Suppôts et supplication », dans *Œuvres complètes*, vol. XIV, Paris, Gallimard, 1978.
- [32] S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse sans fin*, G.W. XVI, p. 69, et notre commentaire dans *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, puf, coll. « Quadrige », 1993 et dans *La métapsycho-logie*, Paris, puf, coll. « Que sais-je ? », 2000.

[33] S. Freud, Séance de la société psychanalytique de Vienne du 8 novembre 1911, *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, t. III, Paris, Gallimard, 1979, p. 299.

[34] S. Freud, *La question de l'analyse profane*, I, G.W. XIV, p. 214.

[35] *Ibid.*